HISTOIRE

DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

PAR THUCYDIDE.

TRADUCTION NOUVELLE,

Par J.-F. STIÉVENART,

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

PRÉFACE.

DIJON,

FRANTIN, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1850.





SE TAIRE
FAIRE

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

PAR THUCYDIDE.

HISTOIRE

DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

PAR THUCYDIDE.

TRADUCTION NOUVELLE,

Par J.-F. STIÉVENART,

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

PRÉFACE.

DIJON,

FRANTIN, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1850.

Vignaud 12-18-30

PRÉFACE.

DE THUCYDIDE ET DE SON OUVRAGE.

Les grands historiens de l'antiquité, bien que mêlés, pour la plupart, dans la guerre comme dans la paix, aux événements de leur temps, ont rarement reçu le service qu'ils avaient eux-mêmes rendu à la mémoire des hommes d'élite. Pour ses anciens favoris, Clio fut à la fois prodigue et avare. Ainsi, le peu qu'elle nous laisse entrevoir de la vie de Thucydide est rempli de lacunes, de contradictions, d'incertitudes. Quelques lignes de Plutarque et de Suidas; quelques mots de Cicéron, de Pline, de Pausanias, d'Aulu-Gelle; une notice peu judicieuse, décousue, extraite des scholies, souvent moins exactes encore, par Marcellin, compilateur obscur, postérieur de sept siècles à son héros; une autre biographie grecque, plus courte, plus rapprochée de nous, souillée de calomnies anonymes; enfin, ce qui est d'un haut prix, plusieurs détails personnels, semés par Thucydide lui-même dans ses récits, avec une sobriété qui l'honore, mais ne nous satisfait pas : voilà les sources plus ou moins arides et pures où sont venus puiser ceux de ses modernes biographes qui ont pris la peine de remonter le cours des âges pour nous parler d'un ancien. A leur tête se place un Français, un homme rare pour notre époque, un vrai savant, le vénérable Daunou. Il a, sur ce sujet, tout exposé clairement, tout discuté avec une haute raison. Nous acceptons comme de bon aloi les pièces qui ont résisté

à ce sévère contrôle; et, dans cette première partie de notre Préambule, c'est de celles-là seules que nous allons faire usage.

Thucydide vit le jour à Athènes, en 471 avant notre ère, treize années après la naissance d'Hérodote, neuf depuis la bataille de Salamine. Né noble au sein d'une démocratie, il descendait d'un roi Thrace, de Miltiade, le héros de Marathon, et comptait Pisistrate parmi ses aïeux : singulière généalogie, où le vainqueur populaire faisait équilibre au souverain barbare et au tyran indigène. Après Dieu, il dut la maturité virile de son génie, positif et cependant si ample, aux leçons du philosophe Anaxagore, et la précision savante de son style à celles de l'orateur Antiphon. Encore adolescent, une lecture publique, faite par Hérodote à Olympie, arracha de ses yeux des larmes célèbres, et lui fit dire dans son cœur : *Moi aussi, je serai historien!* Il fut lui-même atteint de la peste qui enleva Périclès, et dont il traça cette vive peinture qui a inspiré plusieurs hommes de génie, depuis Lucrèce jusqu'à Poussin, qui l'a traduite avec son pinceau. La huitième année de cette guerre du Péloponnèse qu'il devait écrire un jour, arrivé un moment trop tard avec ses vaisseaux pour remplir la mission d'empêcher le Spartiate Brasidas de s'emparer d'Amphipolis, importante possession de sa patrie, il fut puni par l'exil de la faute des vents et des flots. Il avait cependant réussi à repousser le général ennemi du port fortifié d'Eïon, qui fut pour cette ville ce que le Pirée était pour Athènes; et il paraît qu'il avait fait des sacrifices de fortune pour hâter son expédition. Mais telle était la reconnaissance athénienne : un seul service manqué effaçait, dans ces cœurs irascibles et dans ces têtes légères, vingt services rendus. Toutefois, ne

reprochons pas à la mémoire de ce peuple un excès de rigueur : il fut la source heureuse des loisirs nécessaires à la création d'un chef-d'œuvre. Aux anciens âges comme dans les siècles modernes, la persécution et l'exil ont été parfois l'aiguillon du génie.

Dès-lors, dans le Péloponnèse, l'Asie-Mineure, la Sicile, Thucydide visita le théâtre des principaux événements dont il s'était fait le narrateur, prodiguant l'or pour se procurer d'un chef ou d'un soldat, d'un Athénien ou d'un Spartiate, ce que donne aujourd'hui, à moins de frais, l'abonnement au Moniteur, des renseignements certains, mêlés de douteux témoignages. Il retourna ensuite passer de longues années près de son épouse, au sein de ses opulents domaines de Skapté Hylé en Thrace, dans cette belle partie de notre Turquie d'Europe dont Iénidgé est la capitale; et longtemps après sa mort, on montrait encore au voyageur le platane à l'ombre duquel l'amiral disgracié, entouré d'esclaves laboureurs ou exploitant ses mines d'or, se plaisait à écrire son livre. Devenu vieux, il rentra, rappelé par un décret, dans sa patrie, que Thrasybule venait d'affranchir. Le long retard de cette réparation permit du moins au septuagénaire de ne pas voir de ses yeux les calamités de son pays : les scandales politiques d'un Cléon, d'un Hyperbolus, même de cet Alcibiade qui les écrasait par ses brillantes qualités; la constitution de Solon deux fois renversée, deux fois à demi rétablie; Athènes, cette dominatrice des mers de la Grèce et de l'Asie-Mineure, dépouillée, par un juste retour, de ses vaisseaux et d'un empire avare usurpé sur les îles, à la fin de la longue guerre qu'elle avait elle-même provoquée; les mutilations successives subies, en peu d'années, par la démocratie, alors incapable de fonder sa

durée sur la modération, et que, du reste, Thucydide n'estimait pas plus que ne firent après lui Xénophon et Socrate; le nombre des citoyens-souverains réduit à cinq mille, puis à quatre cents, jusqu'au moment où un vainqueur implacable fit courber les descendants d'Harmodius sous la verge de trente tyrans. Différé, le rappel de notre historien n'en fut pas moins enthousiaste; une statue fut érigée à l'auteur du décret, qui a inspiré à Pline ces nobles paroles : « Thucydidem imperatorem Athenienses in exsilium egere, rerum conditorem revocavere, eloquentiam mirati, cujus virtutem damnaverant. »

Mais, dans les tempêtes révolutionnaires, on n'écrit guère impunément l'histoire contemporaine : Thucydide mourut bientôt, laissant ses travaux inachevés, victime d'un assassinat dont la cause était peut-être politique. Enfant d'un autre âge, que de changements il avait, après un exil de vingt ans, trouvés dans Athènes! Longtemps contenu par la digue que naguère lui opposait le subtil et puissant génie de Périclès, le torrent de la démagogie avait tout entraîné. Au dedans, au dehors, peu après les jours sereins du retour de l'indépendance, se renouait cette effrayante série de désordres qui devait aboutir au désastre de Chéronée et au suicide de la liberté. Homme des vieilles mœurs, condisciple du fils de Xanthippe, et organe fidèle de sa politique, l'éloquent et austère annaliste était devenu un étranger au milieu de ses concitoyens. Le dialecte même qu'il employa, ramolli comme la génération nouvelle, avait cessé d'être langue littéraire. Que reste-t-il à faire, quand la patrie, saisie de vertige, s'enfonce chaque jour, insouciante, au sein d'un abîme? Alors un assassin peut être salué comme un libérateur.

Plutarque et Pausanias ont vu le tombeau de Thucydide parmi les sépultures de la famille de Cimon. Sur le modeste cippe de l'illustre historien on avait écrit ces simples mots :

ΘΟΥΚΥΔΙΔΗΣ ̓ΟΛΟΡΟΥ ̓ΑΛΙΜΟΥΣΙΟΣ.

THUCYDIDE, FILS D'OLOROS, DU DÈME D'HALIMONTE.

Un hermès antique, reproduit par Visconti, nous a conservé ses traits. Nous y retrouvons, avec la beauté du type grec, cette physionomie pensive et cette élévation du front dont parle Marcellin. Le biographe ajoute que toute la personne de Thucydide était la vivante image de la simplicité mâle de ses écrits.

L'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* se compose de huit livres, dont sept seulement ont pu recevoir les derniers soins de l'auteur. Dans le huitième, Thucydide, aurait dit un contemporain, est déjà ἵστωρ : il sait, il a terminé la recherche des faits; peut-être aussi, comme le pense O. Müller d'après Thucydide lui-même, avait-il déjà recueilli des matériaux sur tous les événements, y compris la ruine d'Athènes. Mais là il n'est pas encore ce qu'il a été de plus dans toutes les autres parties, ξυγγραφεύς : il n'a pas fait les retouches définitives de style et de composition. On a prétendu que ce dernier livre n'est pas de lui. Les uns ont voulu qu'il fût l'ouvrage de sa fille; d'autres, celui de Xénophon; d'autres encore, celui de Théopompe : mais Plutarque n'hésitait pas à l'attribuer à Thucydide.

Au reste, cette coupure en livres, et celle des livres en chapitres, est ici, comme chez d'autres écrivains éminents de l'antiquité, l'ouvrage capricieux des grammairiens. Tel de ces manœuvres tailla le bloc entier en

neuf sections, sans doute par dévotion pour les Muses; tel le brisa en treize fragments, pour honorer, de plus, Apollon et les Grâces. Une seule division, large, sensée, conforme à la manière dont les faits se sont d'eux-mêmes groupés, était dans la pensée de Thucydide lorsqu'il conçut le plan général de son ouvrage; elle n'embrassait que quatre parties :

1° Préambule, exposition du sujet : coup-d'œil rapide, mais profond, sur les plus anciens temps de la Grèce; causes éloignées, causes prochaines, préparatifs, ouverture de la guerre du Péloponnèse (livre I, le plus long de tous);

2° Premières campagnes de cette guerre : période appelée *guerre d'Archidamos*, jusqu'à la paix de Nicias : de 431 avant notre ère, à 421 (livres II, III, IV);

3° Commotions politiques et hostilités des Etats Grecs après cette paix; expédition de Sicile : de 421 à 413 (livres V, VI, VII);

4° Nouvelle phase de la guerre, ou *période Décélique*, qui finit à la prise d'Athènes par Lysandre : de 413 à 405 (livre VIII). Narration arrêtée au milieu de la vingt-unième année ou campagne.

Dans cette histoire, écrite sous forme d'annales, chaque année est partagée en deux saisons, l'été et l'hiver. C'est peut-être un défaut. Moins grave dans la narration d'une seule guerre, qui se divise naturellement en campagnes, qu'il le serait pour un ouvrage destiné à embrasser l'histoire d'un peuple ou celle d'une période plus étendue, ce défaut a l'inconvénient de suspendre ou de couper brusquement le récit des événements au moment où l'intérêt est le plus vif, et de

manquer ainsi à cette première loi de tout ouvrage, surtout d'un ouvrage historique, qui en place la beauté dans le développement habile et la gradation prolongée des faits et des caractères.

Ces Mémoires d'un militaire, à la fois homme d'Etat et philosophe, eurent le bonheur de rencontrer dans un autre philosophe guerrier, dans Xénophon, un éditeur et un continuateur. Partout s'y déploie une profonde connaissance du cœur humain, et une expérience consommée des affaires. Quelques traits, rendus plus saillants par le contraste, suffisent au Phidias de l'histoire pour sculpter et placer à l'entrée de l'édifice la physionomie des deux peuples qui étaient l'âme de cette longue guerre civile :

« Vous semblez, fait-il dire par les députés de Corinthe aux Lacédémoniens, n'avoir jamais examiné quels sont ces ennemis que vous aurez à combattre, et combien, à tous égards, ils diffèrent de vous. Les Athéniens sont novateurs, prompts à concevoir, prompts à exécuter ; conservateurs, au contraire, vous n'inventez rien, et, mis à l'œuvre, vous n'allez pas même jusqu'au nécessaire. Leur audace passe leur force ; dans les périls où les jette l'irréflexion, ils s'enivrent d'espérances ; vous faites, vous, moins que vous ne pouvez, sans confiance même dans les mesures que garantit la raison, sans espoir de sortir jamais du danger. Ils sont remuants ; vous êtes temporiseurs : vagabonds ; vous, casaniers. Ils croient gagner à sortir de leurs murs ; par une excursion, vous croyez tout perdre. Vainqueurs, point de bornes à leurs prétentions ; vaincus, point de désespoir. Le corps leur est chose étrangère, qu'ils sacrifient à la

patrie : ils n'ont en propre que leur âme, qu'ils dévouent à sa gloire. Ont-ils échoué dans leurs desseins? ils se croient frustrés d'un bien légitime ; saisi l'objet de leur ambition? c'est trop peu au prix de ce qu'ils ont droit d'attendre. Heureux ou non, déjà de nouvelles espérances ont rempli le besoin de leurs cœurs. Pour eux seuls, concevoir, espérer, posséder, sont même chose, tant est rapide l'exécution de leurs idées ! Et c'est à travers les douleurs, les dangers, c'est toute la vie, qu'ils poursuivent tant de pénibles labeurs. Avides d'acquérir sans cesse, le présent leur échappe. Ils ne connaissent qu'une fête, l'accomplissement du devoir ; qu'un malheur, l'inaction paisible, malheur non moins insupportable que l'activité sans relâche : peuple, en un mot, vraiment né pour ne point souffrir le repos, comme pour le ravir au reste des hommes. »

Persécuté, Thucydide eut le courage des esprits droits et vraiment grands, il sut rester impartial. A peine parle-t-il mal de Cléon, qui l'avait banni, et dont toute la Grèce a mal parlé ; et l'injustice dont il a été frappé est celle qu'il relève avec le moins d'amertume. Thucydide a pu dire, avec la vertueuse assurance de de Thou, son admirateur, écrivant, comme lui, le récit des malheurs et des crimes contemporains : « Que tous ceux qui, maintenant et à l'avenir, liront l'histoire que je leur présente, soient persuadés d'y trouver la vérité ; qu'ils y découvrent ma liberté, ma bonne foi ; et, comme je n'écris point par contrainte, qu'ils ne puissent jamais soupçonner mon ouvrage de partialité ni de flatterie. »

Cette intégrité de l'historien, ce culte du vrai, conspire avec la nature du sujet à nous priver du plaisir



d'embrasser franchement le parti d'aucune des puissances belligérantes. Les succès des Athéniens sont souillés par l'injustice de leurs prétentions, ceux des Spartiates par des cruautés; on ne peut se résoudre à faire des vœux ni pour Alcibiade, ni pour Lysandre; on abhorre les excès des démocrates; les froides vengeances des aristocrates font frémir; et le cœur, qui voudrait s'attacher à une cause, souffre de rester en suspens, ou n'éprouve que des émotions pénibles. Assurément ce n'est pas la faute de l'historien, qui valait beaucoup mieux que son sujet.

Thucydide considérait déjà de haut plusieurs questions que débat encore l'esprit moderne. Il n'en est pas de plus controversées et de plus dignes de l'être que la liberté de la pensée et l'abolition de la peine de mort: eh bien! toutes deux ont rencontré dans notre historien un libéral précurseur. « Il n'est personne de nous, fait-il dire à Périclès, qui, dans les délibérations, ne soit capable ou de concevoir des idées heureuses, ou d'apprécier celles des autres, parce que, selon nous, ce qui nuit au succès, c'est, non la parole publique, mais la précipitation qui s'engage avant d'avoir discuté. » Ecoutons encore Diodote plaidant la cause des Platéens: « Des peines trop douces furent établies d'abord, même contre les plus grands crimes: avec le temps, elles cessèrent d'effrayer. La plupart furent changées en celle de mort, et cependant on la brave elle-même. Il faut donc imaginer un moyen de terreur plus efficace, ou reconnaître que la peine capitale n'est plus qu'un vain épouvantail. »

Le mérite de la narration de Thucydide est merveilleusement défini par un des plus grands maîtres dans l'art de raconter: « Est tenu pour le meilleur historien,

dit Plutarque, celuy qui sait mieux peindre une narration, comme un tableau, de diverses affections et de diverses conditions de personnages, comme de plusieurs images. Qu'il soit vray, Thucydides est tousjours après ceste dilucidité d'oraison, taschant à rendre l'auditeur par ses paroles comme spectateur, et desirant imprimer aux lecteurs les mesmes passions d'estonnement, d'esbahissement et d'agonie, que font les choses mesmes quand on les voit à l'œil. Car Demosthenes qui, sur la greve mesme de l'isle de Pyle dresse le battaillon des Atheniens, et Brasidas qui haste le gouverneur de sa galere de donner de la proue en terre, qui s'en va sur la planche, qui y est blessé, et qui rend l'esprit et se laisse aller sur le tillac; et les Lacedemoniens qui combattent dessus la mer, comme s'ils avoient le pied ferme en la terre; et au contraire, les Atheniens qui combattent dessus la terre, comme s'ils eussent esté dedans les galeres; et de rechef en la guerre de la Sicile, la description qu'il fait des deux armées de terre qui sont sur le rivage, à voir combattre leurs gens en bataille navale, la victoire estant longuement en balance, aiant une intolerable agonie, destresse et travail, à cause des chocs et charges diverses, se communiquant l'effort de la contention aux corps mesmes des regardans, soufflans d'ahan, en aussi grande peur et peine que ceulx mesmes qui combattent, la disposition par ordre et figurative narration qu'il en fait, tout cela est une claire représentation de peinture. »

Du reste, toujours sérieux, Thucydide ne se déride guère, comme Plutarque, à la vue de certaines scènes presque bouffonnes, écloses, même alors, des mouvements populaires. Une fois seulement, au sujet du récit de l'imprudente et malheureuse entreprise de Cylon, il

fit dire à ses lecteurs : *Ici le lion a ri*. On serait donc tenté de penser que parfois il applique la majesté de l'histoire à des hommes et à des faits qui n'étaient pas par eux-mêmes à cette hauteur. Il ne s'engage point dans les détails biographiques : pas un mot de plusieurs personnages déjà célèbres dans les temps dont il parle, tels que Socrate, Aspasie, Sophocle, Euripide, Aristophane, bien qu'il eût été fort possible de rattacher quelques-uns de ces noms aux faits qu'il raconte. Hérodote probablement n'y eût pas manqué : il eût cherché plus loin encore les occasions de pénétrer dans l'intérieur des cités et des familles; il eût même recueilli volontiers les narrations traditionnelles qui auraient pu s'entremêler au cours de cette histoire. Mais Thucydide craint toujours de sortir d'un sujet qu'il a circonscrit avec scrupule. Il ne tombe pas, pour cela, dans la sécheresse; et même, grâce à cette réserve, au choix judicieux des faits, aux justes proportions de la narration entière, il a réussi, difficile succès! à se placer d'avance au point de vue désintéressé d'une postérité lointaine. Partout, mais principalement dans le premier livre, éclate le soin avec lequel il repousse tout ce *merveilleux ridicule* que reproche Voltaire à l'ancienne histoire des Grecs. « Ayant écarté les fables, dit-il lui-même, avec une légitime fierté, je serai peut-être écouté avec moins de plaisir : mais à ceux qui voudront connaître le vrai dans le passé, et discerner l'utile dans les événements semblables ou analogues qui, d'après la nature humaine, se renouvelleront un jour, à ceux-là mes récits suffiront. C'est un monument que je lègue à l'avenir, non un fugitif exercice d'apparat fait pour caresser l'oreille. » Dans Hérodote, à qui s'adressent ces mots un peu sévères, tout

est déterminé par des oracles ou des prédictions, ou par la volonté absolue d'un despote; dans Thucydide, il n'y a que des agents humains et des agents libres : tout ce qui est entrepris et exécuté, l'est en vertu d'une délibération commune; et tout se passe au grand jour, ou sur la place publique, ou sur le champ de bataille. Aussi n'est-il pas étonnant que les contemporains de Thucydide, livrés à toutes les erreurs superstitieuses, l'aient soupçonné d'athéisme. Comment n'aurait-on pas accusé de ne pas croire à la divinité un homme qui méprisait le charlatanisme des oracles et l'imposture de la divination?

On a cru caractériser avec justesse et élever bien haut l'ouvrage de Thucydide, en l'appelant *un poëme, une grande tragédie historique*: c'est oublier que cet historien avait substitué l'invocation de la Vérité à celle des Muses, et que sa mission fut de consommer le divorce de la poésie et de l'histoire. Cette manie de tout mesurer sur la scène, de s'ébahir devant le drame puisé dans l'histoire comme devant le prototype du beau, nous emporte trop loin. On ne songe pas qu'après tout, le drame historique, facile produit d'une littérature bâtarde, n'est ni du théâtre, ni de l'histoire. Denis d'Halicarnasse, souvent injuste envers Thucydide, Fréd. Schlegel et Ficker voulaient-ils dire que les récits de cet historien sont dramatiques? Que ne le disaient-ils simplement?

Sans examiner si, contrairement à l'opinion de Cicéron, Thucydide avait, jeune encore, plaidé devant les tribunaux de sa patrie, ou si, plus tard, à force d'éloquence prodiguée dans la bouche d'autrui, il se dédommageait d'être éloigné par l'exil de la tribune athénienne, on

s'explique aisément le grand nombre de harangues semées dans ses récits. Tout dépendait alors du peuple, et le peuple dépendait de la parole. Les rhéteurs comprenaient dans l'éloquence, comme un quatrième genre, l'histoire, dont les règles étaient encore indécises. Même au temps d'Aristote, l'historien Ephore assimila son art à l'éloquence d'apparat; et Timée, après lui, renouvelait la même comparaison. De plus, une loi suprême de l'art d'écrire, promulguée un peu plus tard par Platon, amoureux du dialogue, exigeait que l'auteur, en tout genre, se cachât derrière ses personnages. Comment l'historien se serait-il soustrait à cette loi si utile pour lui, et source de tant d'ingénieux agréments? Thucydide nous apprend lui-même en quelle mesure il l'a observée dans ses discours, qui sont presque tous des chefs-d'œuvre : « Rapporter textuellement toutes les harangues prononcées avant et pendant la guerre, était difficile pour moi-même quand je les avais entendues, et pour ceux qui, de toutes parts, m'en rendaient compte. J'ai donc exposé ce que chaque orateur me semblait avoir dû dire selon la succession des circonstances, m'attachant le plus près possible au sens général de ce qui a été dit réellement. » Plutarque met en opposition aux « longs preschements et grandes traisnées de harangues que Theopompus, Ephorus et Anaximenes font dire aux capitaines » celles que Thucydide prête à Sthénélaïdas, à Archidamos, à Périclès. Rien n'est plus vif, plus empreint d'un fougueux élan que les paroles de l'Ephore de Sparte; cette juvénile impatience forme un habile contraste avec la prudence un peu méticuleuse du vieux roi, et les vues élevées, la souplesse politique du grand homme d'Etat :

« Je n'entends rien au verbiage des Athéniens. Ils n'ont pas tari sur leur éloge, pas désavoué leurs attentats contre nos alliés et le Péloponnèse. Ils furent irréprochables contre les Mèdes? eh bien! devenus injustes envers nous, vertueux alors, maintenant coupables, ils méritent double châtiment. Nous, toujours les mêmes, bien avisés, nous ne laisserons point opprimer nos amis. La punition ne doit pas être plus différée que l'insulte. A d'autres l'or, les vaisseaux, la cavalerie : nous avons, nous, de braves alliés; ne les livrons pas en proie aux Athéniens, ne vidons pas la querelle avec des procédures ou des paroles. Est-ce en paroles qu'ils ont souffert? Vengeance à l'instant! vengeance énergique! Quoi! délibérer quand on nous outrage! Que nul ne nous endoctrine ainsi! C'est à qui médite une iniquité, de délibérer longtemps. Lacédémoniens, décrétez la guerre : il y va de l'honneur de Sparte. Ne laissez pas Athènes grandir encore; ne consommez pas le sacrifice de vos confédérés. Les dieux seront avec nous : marchons contre les oppresseurs ! »

Voilà l'emportement d'un tribun de Rome, avec la force concentrée du Spartiate qui n'a pas encore appris à *allonger ses monosyllabes*.

Mais revenons : cette manière de faire parler les personnages historiques satisferait-elle la précision moderne? Non, sans doute. C'est que le point de vue a changé : œuvre d'art, l'histoire, chez les Grecs, avait principalement le beau pour objet; science avant tout, dans notre temps, elle est devenue plus curieuse du vrai; et la critique répondra désormais par l'organe de Voltaire : « Pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit? Il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. »

Le texte du plus grand historien de la Grèce n'est pas encore fixé ; et peut-être, malgré les louables efforts de tant de savants hommes, depuis Henri Estienne jusqu'à Poppo et Haase, ne le sera-t-il jamais d'une manière aussi stable que ceux d'Hérodote et de Xénophon. A quoi tiennent ces longues incertitudes, un peu humiliantes pour l'esprit moderne, toujours impatient et prime-sautier? A une obscurité profonde, dont il faut bien prendre notre parti, puisque déjà elle existait pour Cicéron et pour Denis d'Halicarnasse. « Ami, es-tu savant? dit notre historien chez un des poètes de l'Anthologie; prends-moi en main. Mais, si la Muse est pour toi une étrangère, laisse-moi, tu ne peux me comprendre. Je ne suis pas accessible à tous; bien peu ont su admirer le fils d'Oloros, Thucydide, de la race de Cécrops. » Ce que l'on comprenait alors, parfois nous échappe ; ce qui était demi-jour s'est changé en ténèbres. A cette vieille et étrange difficulté de lire Thucydide, on peut assigner au moins quatre causes distinctes.

Il a été singulièrement maltraité par les copistes. Qui le croirait? C'est en cherchant à éclaircir cet historien, qu'on l'a rendu plus obscur. Ses écrits, abandonnés, pendant un grand nombre de siècles, aux caprices des grammairiens, même des lecteurs, ont eu, plus qu'aucun autre ouvrage, à souffrir des interpolations. Chacun se croyant tout permis dans les ténèbres dont il jugeait l'auteur environné, corrigeait à sa manière ce qu'il croyait altéré, parce qu'il ne l'entendait pas, ou l'interprétait par des locutions et des termes plus usuels : et ces corrections, ces interprétations, introduites avec le temps dans le texte par l'impéritie ou l'irréflexion des copistes, y forment aujourd'hui une

espèce de fautes semblables à ces plaies profondes et cachées, qu'il est très-difficile de reconnaître et de guérir.

Mais pourquoi, avant ces altérations et près de son temps, ne comprenait-on plus Thucydide? Parce qu'il s'était fait une langue à part, merveilleusement appropriée à son génie. Assaisonné parfois d'une sorte de rudesse pleine de sève, son style, image, et dans la forme des mots et dans leur syntaxe, d'un atticisme vieillissant, abonde en figures hardies, en brusques transpositions, en traits rapides, en locutions poétiques. Pour revenir à nous, quand nous entreprenons de tout expliquer grammaticalement, la phrase souvent se refuse à nos constructions rigoureuses et méthodiques; et, voulant absolument trouver une période régulière là où le caprice, où le dessein secret de l'historien, a donné à sa pensée une forme heurtée et vive, nous restons indécis et embarrassés. « Mais toutes les langues, ajoute le critique à qui j'emprunte cette observation, n'ont-elles pas ces saillies et ces libres allures? Parmi nos écrivains, et dans celui même qui rappelle le plus Thucydide, dans Montesquieu, combien de coupes de phrases hasardées, de tours pittoresques, de hardiesses elliptiques, qui, avec le nerf et la beauté du style, en font l'originalité et la couleur! »

Comme tous les esprits sérieux, jetés par la Providence dans une époque de décadence et de guerres civiles, Thucydide avait, du fond de sa solitude, porté sur le cœur humain un regard triste et pénétrant. De là, tant de maximes morales et politiques, qui, formulées avec le laconisme des adages dont le temps a rogné et comme usé l'expression, abondent dans ses harangues,

et deviennent une nouvelle cause d'obscurité. C'est surtout cette partie des écrits de Thucydide que Cicéron avait en vue, lorsqu'il écrivait : « Qui ita creber est rerum frequentia, ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur; ita porro verbis aptus et pressus, ut nescias utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur. »

Ce qui achève d'épaissir ces ténèbres, c'est un certain nombre d'expressions empruntées à la marine, surtout à l'art militaire. Là, nous sommes privés, tantôt de la complète intelligence du mot technique, tantôt d'un juste équivalent pour le rendre. Thucydide attend encore un Folard.

Frappé de tant d'obscurités, on a cru y voir le résultat d'un système. « Peut-être, dit M. Didot, effrayé des terribles vérités qu'il proclame, de cette triste connaissance du cœur humain, et de ces maximes plus tristes encore pour gouverner les hommes, Thucydide voulut en dérober l'accès au commun des lecteurs, en apportant autant de soin, peut-être même d'affectation, à ne s'adresser qu'aux seuls hommes d'Etat, qu'on en met aujourd'hui à rendre l'histoire agréable aux dépens de la vérité, afin qu'elle devienne accessible à tous, et qu'elle amuse le vulgaire. » Cette conjecture du savant traducteur n'a rien qui répugne aux habitudes et aux intentions des historiens grecs, dont nous ne possédons qu'une faible partie. Denis d'Halicarnasse, en effet, nous apprend que, dans les oligarchies et les Etats despotiques, ces écrivains restreignaient à dessein, en s'entourant de voiles, le nombre de leurs lecteurs. Enfant d'une démocratie qu'il aimait peu, c'est du moins à l'aristocratie des intelligences que s'adressa

Thucydide. Il semble l'entendre, dès son préambule, s'écrier, comme le prêtre sous le péristyle du temple : *Profanes, loin d'ici !*

Quoi qu'il en soit, la difficulté de le comprendre n'a pas rebuté les esprits cultivés. Vivement admiré des Anciens, dont Cicéron se faisait l'éloquent écho lorsqu'il le proclamait *rerum gestarum pronuntiator sincerus et grandis,* Thucydide, qui forma Démosthène, qu'imitaient Salluste et Tacite, a trouvé, parmi les philosophes, les critiques, les historiens, les hommes d'Etat, même les souverains modernes, des lecteurs non moins dignes de goûter son austère génie. Bossuet, Montesquieu, et, dans une sphère moins haute, Rollin, Barthélemy, Cousin-Despréaux, M. Raoul-Rochette, le citent souvent. L'usage qu'ont fait de son premier livre Clavier, Petit-Radel, de l'ouvrage entier d'Anville et Barbié du Bocage, témoigne qu'il est, avec Hérodote, le guide le plus sûr pour diriger nos chronologistes dans le dédale des âges héroïques, nos géographes dans la topographie de l'ancienne Grèce, Les auteurs de plusieurs savants Mémoires de l'Académie des Inscriptions et de quelques Sociétés étrangères s'appuient sur Thucydide avec confiance. Le sceptique La Mothe le Vayer applaudit aux constants efforts de ce Grec pour écarter la fable de la narration sérieuse. Ne nous étonnons pas que l'auteur du *Télémaque* semble lui préférer les gracieux récits de l'épique Hérodote ; ni que Voltaire, si léger, ne le nomme pas une seule fois dans le long article *Histoire* de son Dictionnaire Philosophique. En revanche, il est, au gré de J.-J. Rousseau, le vrai modèle des historiens ; et Mably, un peu exigeant, conseille aux princes et à leurs ministres de

le relire chaque année. Dans sa harangue pour l'ouverture des Etats-Généraux en 1561, l'Hospital se fonde sur cette grave autorité historique pour définir et combattre les séditions. Un autre chef illustre de la magistrature française, d'Aguesseau, se souvenait encore avec charme, dans sa vieillesse, des *jours délicieux qu'il avait consacrés à cette douce lecture*. Sainte-Croix a dignement loué Thucydide. Belin de Ballu admire dans ses tableaux « ces teintes vigoureuses qui n'appartiennent qu'aux grands maîtres » ; Marmontel, « une abondance qui se ménage, une chaleur qui se tempère, une force qui se contient et qui règle ses mouvements » ; Lévesque, « sa fière stature et sa physionomie imposante ». Il est vrai que Lévesque est traducteur ; mais le dédain exagéré de cet estimable savant pour sa copie donne du crédit à son admiration pour le modèle : bien différent du bonhomme d'Ablancourt, qui dit sans façon : « J'aimerois mieux luy prester ma gloire, que de luy dérober la sienne. » Quant à La Harpe, il daigne à peine jeter quatorze lignes, chargées d'inexactitudes, au premier historien de la Grèce. Châteaubriand le désigne comme un des grands exemples qui attestent, dans l'antiquité, l'alliance du talent littéraire avec celui de la guerre et de la politique. « Lorsque Thucydide raconte les malheurs attachés aux troubles civils, dit une femme douée d'un mâle génie, il jette de grandes lumières sur les passions politiques, et doit paraître supérieur aux écrivains modernes qui n'ont que l'histoire des guerres et des rois à raconter. »

Des rois eux-mêmes ont témoigné, pour l'historien né dans une démocratie, une prédilection singulière. Alphonse V, ce magnanime souverain de l'Aragon, qui recueillait dans ses Etats les savants bannis de

Constantinople, et que la lecture de Quinte-Curce guérissait d'une maladie, fit, sur les écrits de Thucydide, ce qu'avait fait, dans un autre but, le grand orateur athénien : il les transcrivit plusieurs fois de sa main victorieuse, tandis que, par son ordre, Laurent Valla les traduisait, et Pogge exécutait un travail semblable sur la Cyropédie de Xénophon. Un évêque, un ambassadeur de Louis XII, Claude de Seyssel, tourna le premier en français, pour *faire présent,* dit-il, à ce bon prince, *d'une chose singulière en soy*, *l'Histoire de la Guerre qui fut entre les Peloponnesiens et Atheniens* : livre que Charles-Quint emportait, avec les Commentaires de César, dans ses expéditions guerrières ; que François Ier tenait, en sa *librairie*, à la disposition de tous les gentilshommes de son royaume ; et qui fut souvent dans les mains de Henri III. La prose de ce vieil écrivain, prédécesseur d'Amyot et de Montaigne, est déjà remarquable par sa netteté ; mais, malgré les conseils de Lascaris et les corrections de Vascosan, elle se sent plus du latin de Valla que du grec de Thucydide. Je l'aimerais mieux plus différente encore de notre langue actuelle, mais empreinte de la concision, du ton bref et fier d'un Ville-Hardouin.

Napoléon avait-il lu Thucydide? Je ne sais : mais celui qui doutait de toute cette brillante période des guerres Médiques, eût-il douté des récits d'un aussi véridique annaliste?

Enfin, sans nous préoccuper de l'engouement banal et de l'admiration toute faite de maint érudit, rappelons la haute et sérieuse estime de plusieurs esprits d'élite chez l'étranger. Dans sa propre patrie, Thucydide a inspiré de nobles pages à Grégoire Paliouris, une de ces brillantes et souples intelligences qui redisent

éloquemment aux Grecs de nos jours les exploits et les fautes de leurs ancêtres. Dans la docte Allemagne, il a trouvé pour interprètes des écrivains distingués, pour juges, des critiques d'une originalité indépendante, pénétrés, comme Wieland, Creutzer, Kortüm, O. Müller, du sentiment vrai de l'antiquité. Chez Thucydide, ce n'est pas l'historien, c'est l'histoire même, selon Heeren, qui semble parler. De tous les Anciens, il est celui qu'avait le plus étudié Machiavel pour préparer son *Histoire de Florence*; et le judicieux Daunou admet, sauf de faibles restrictions, le parallèle fait par un anonyme italien entre ces deux illustres écrivains. Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, Thucydide fut l'objet d'une sorte de culte dans l'Académie de Pise et dans les grandes écoles d'Italie. De l'autre côté du détroit, le philosophe Hobbes, qui l'a traduit, voulait faire voir aux Anglais, par l'exemple des Athéniens, les désordres d'une démocratie sans contre-poids. Le rhéteur Blair l'associe, pour la sagacité des vues politiques, à Polybe et à Tacite. Trois estimables historiens de l'ancienne Grèce, le paradoxal Mitford, l'ingénieux Gillies, le docte Thirlwall, lui doivent l'intelligence des temps qui ont suivi les guerres Médiques. Un membre éclairé du Parlement d'Angleterre disait qu'il ne pouvait s'y agiter aucune question sur laquelle on ne trouvât des lumières dans Thucydide; et il n'était pas rare de voir, au siècle dernier, le texte de l'historien apporté et discuté en pleine chambre des Communes. Lord Chatham recommandait à son fils William Pitt l'étude approfondie du successeur d'Hérodote, dont il s'était lui-même pénétré; et les auteurs des *Lettres Athéniennes*, jeunes hommes qui se préparaient à la vie politique, le croirait-on aujourd'hui? par la méditation de l'antiquité,

avaient réussi, grâce surtout à Thucydide, à juger sainement les institutions, les hommes et les faits dont il nous entretient.

Ces faits se préparent, puis se développent dans un ordre lumineux. Cimon, vainqueur, en un seul jour, de la flotte des Perses sur la mer de Cypre, et de leur armée de terre à l'embouchure de l'Eurymédon, ruina, un an après la naissance du futur historien son parent, les dernières espérances du Grand Roi. Tel fut le véritable terme des guerres Médiques, ouvertes avec tant d'éclat par Miltiade à Marathon, terminées non moins glorieusement par son fils. Dès-lors, la Grèce ne craint plus le joug de l'étranger; c'est peu : elle joue, à son insu, un rôle plus noble encore que celui auquel elle avait aspiré; car elle est devenue la barrière sacrée, insurmontable, qu'oppose la Providence aux Barbares d'Asie pour protéger tout l'Occident. Mais, au sein même de cette nation naguère si héroïque, une rivalité funeste fermente, éclate entre les cités victorieuses, et divise Athènes et Sparte, autour desquelles se rallient, suivant les localités et les instincts de mœurs et de races, toutes les forces des Hellènes. L'intérieur de chaque Etat est troublé par des factions, et les Etats cependant s'arment l'un contre l'autre : ainsi, à la guerre étrangère succède la guerre civile, si je puis dire, à deux degrés. Tandis qu'Athènes menace, humilie, exile les héros qui l'ont défendue, des luttes acharnées s'engagent de toutes parts, non-seulement entre elle et Lacédémone, mais entre Mégare et Corinthe, entre Doriens et Phocidiens, entre Corinthe et les insulaires de Corcyre. Tous ces démêlés partiels et compliqués viennent se fondre, en 431, dans la guerre générale

du Péloponnèse. D'un côté, Sparte, ayant pour alliés les habitants d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, la Phocide, les Locriens, Mégare, toutes les villes béotiennes, excepté Platée, toute la péninsule de Pélops, hormis Argos et l'Achaïe; de l'autre, Athènes, secondée surtout par les îles, par quelques princes thessaliens, par l'Acarnanie presque entière, par ceux de Platée et de Naupacte, par les villes grecques de la côte asiatique, de la Thrace, de l'Hellespont : tels sont les deux grands partis qui, sous l'œil du monarque de Perse, immobile sur la rive d'Orient, haut protecteur tour à tour de l'un et de l'autre, et vengé ainsi de défaites qui l'étonnent encore, vont s'acharner, pendant vingt-sept ans, à s'entre-détruire.

« De tous les faits antérieurs, dit Thucydide avec une noble tristesse, le plus grand est la guerre Médique; toutefois, après deux actions navales et deux combats sur terre, le dénouement en fut prompt. La guerre que j'écris, bien plus longue, a été, pour la Grèce, plus fertile en désastres qu'il n'y en eut dans le même espace de temps. Jamais, en effet, tant de villes prises et dévastées, celles-ci par les Barbares, celles-là par leurs hostilités réciproques, d'autres changeant d'habitants après la conquête; jamais tant d'exils, tant de meurtres, soit dans les batailles, soit dans les émeutes. Des événements autrefois connus par tradition, et rarement confirmés par les effets, sont devenus croyables : violentes secousses, ébranlant à la fois une vaste partie de la terre; éclipses de soleil, plus fréquentes que celles dont les âges précédents aient transmis le souvenir; en certains pays, grandes sécheresses, et, par elles, la famine; enfin, non moins meurtrier, et décimant les populations, le fléau de la peste : maux affreux, qui fondirent tous à la fois avec cette guerre.»

S'exagérer aujourd'hui l'importance de ces événements, si grands aux yeux de Thucydide, serait ou pédantisme borné, ou fausse application d'un passé lointain au présent, ou plaisir de s'enfuir, par l'imagination, dans les siècles antiques, loin d'une société travaillée de maux plus graves encore. Gardons-nous, toutefois, d'en méconnaître la véritable portée. Sans doute, il est tel de nos départements qui égale l'Attique entière en étendue et en population. Grâce aux progrès des sciences nautiques et à l'artillerie, que seraient les trirèmes d'Athènes, les hoplites de Sparte, en présence de notre marine et de nos armées? Notre administration intérieure, si puissante tant que l'ordre sera respecté parmi nous, était totalement étrangère à la constitution de l'ancienne Grèce. Ce n'est plus seulement avec quelques cités, c'est avec l'Europe, avec le monde, que chacun des grands Etats modernes est enlacé de mille liens par la politique; et les paroles de notre tribune nationale retentissent, avec quelle promptitude! dans le monde entier. Eh bien! malgré ces proportions colossales de l'histoire contemporaine, nous sommes profondément émus des agitations d'un peuple qui se remuait, il y a vingt-trois siècles, dans un coin de l'Europe. Pourquoi? parce que la terre foulée par ce peuple était une terre privilégiée, et que, même à part le dramatique effet de l'art antique chez l'historien, dans cette lutte prolongée nous voyons aux prises, sous les noms de Sparte et d'Athènes, derrière le dorisme et le génie ionien, les deux principes aveuglément exclusifs dont l'antagonisme nous tourmente nous-mêmes, la démocratie révolutionnaire et l'oligarchie conservatrice. L'enjeu de ces brûlants débats est la suprématie grecque, cet empire appelé *hégémonie*,

prépondérance politique sur la plus belle région de l'Occident, sur une contrée qui a semé ses arts avec ses colonies dans toutes les parties du monde connu. Avouons-le d'ailleurs, chez nous, au sein de plus vastes institutions, s'agitent des hommes plus petits; et sur cette scène grecque, si resserrée que la supposent d'injustes dédains, éclatent partout des prodiges de valeur et de génie. Comment enfin refuser sa sympathie à la nation qui, dans sa philosophie, ses arts, ses lettres, ses sciences, porte les destinées de l'avenir du monde, comme en religion une autre race d'hommes, ignorée de Platon, enclavée par la mer et le désert, conserve le dépôt plus précieux encore des divines promesses faites au genre humain?

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS.

— Page 5. —

Quelques lignes de Plutarque et de Suidas ; etc. — Plutarque, *Vie de Cimon*, c. 4 ; *De l'Exil ; Vies des Dix Orateurs : Antiphon*, paragr. 7. — Suidas, s. v. Θουκυδίδης. — Cicéron, *De Oratore*, l. II, c. 13 ; *Brutus*, c. 11. — Pline, *Hist. Nat.*, l. VII, c. 31, collect. Lemaire. — Pausanias, *Attique*, c. 23 ; t. 1, p. 158, édit. Clavier. — Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, l. XV, c. 23.

M. Didot a reproduit avec soin plusieurs autres extraits, moins importants, des écrivains grecs et latins, sur la vie de Thucydide. Voyez t. I de son estimable traduction, p. CLXVI-CLXXII.

Il a, sur ce sujet, tout discuté avec une haute raison. — Article *Thucydide*, dans la Biographie Universelle de Michaud ; surtout, *Cours d'Etudes historiques*, t. X, première et deuxième Leçons.

— Page 6. —

Né noble au sein d'une démocratie, etc. — Plusieurs modernes biographies de Thucydide, entre autres, l'article consacré à cet historien dans l'Encyclopédie des Gens du monde, contiennent une double erreur sur la date de sa naissance et sur sa généalogie. Quant à ce dernier point, O. Müller a établi qu'il descendait, par sa mère Hégésipyle, de Miltiade ; par son père Orolos ou Oloros, et par sa mère encore, d'un des petits souverains de la Thrace. Voy. *Histoire de la Littérature Grecque*, t. II, p. 340, 341. (allem.)

« Cimon estoit filz de Miltiades et de Hegesipyle, Thracienne de nation et fille du roy Olorus, comme lon treuve en certaines compositions poëtiques que Melanthius et Archelaüs ont escriptes de Cimon. Le pere mesme de l'historien Thucydides, qui estoit aussi de la parenté de Cimon, s'appelloit semblablement

Olorus, monstrant par cette conformité de nom que ce roy Olorus estoit un de ses ancestres; et si possedoit des mines d'or au païs de la Thrace. » Plutarque-Amyot, *Vie de Cimon*, c. 7 (c. 4).

Une lecture publique, faite par Hérodote, arracha de ses yeux des larmes célèbres. — Marcellin, *Vie de Thucydide*, vers la fin. — Suidas, s. vv. Θουκυδίδης et Ὀργᾷν. — Ms. Pal. de Tzetzès, dans le vol. *Thucydide* de la *Scriptorum Græcorum Bibliotheca* de M. Didot, p. 133 du suppl. — Photius, *Myriobibl.*, Cod. LX; col. 59, édit. de Paul Estienne, 1611.

Schoell appelle ce récit une *historiette apocryphe;* mais il n'en prouve pas la fausseté. Belin de Ballu dénature le fait: « Thucydide, à qui *la lecture de cet ouvrage* avait arraché des *larmes de dépit* dès l'âge de quinze ans, etc. » (*Histoire de l'Eloquence chez les Grecs*, t. I, p. 74.) Ces nobles larmes n'avaient rien du dépit: ὑπό τινος ἐνθουσιασμοῦ, dit Suidas.

— Page 7. —

La persécution et l'exil ont été parfois l'aiguillon du génie. — Libanius écrivait à un banni: « Conversez avec Démosthène, avec Platon; écrivez la guerre que vous aviez entreprise.... Par là, Thucydide sut rendre son exil léger. » (*Epist.* 1078, p. 513; édit. Chr. Wolf.) — « La plus part des plus belles et des plus approuvées et louées compositions que les anciens ayent faictes, ce a esté moyennant l'exil où ils estoient, que les Muses leur ont inspiré sçavoir de les faire. Thucydides athenien escrivit la guerre des Peloponnesiens et des Atheniens en la Thrace, en un lieu qui s'appelloit *la Forest fossoyée;* Xenophon, etc.... Tous ceux-la, et plusieurs aultres encore, pour estre sortis de leur païs, ne se sont pas descouragez, ny ne se sont pas desesperez, ains ont monstré la vivacité de leurs bons esprits, ayant pris de la fortune leur bannissement, comme une occasion propre à ce faire, pour laquelle maintenant encore apres leur mort ils sont renommez partout, là où, au contraire, il n'est demouré



aucune mémoire maintenant de ceux qui, par leurs brigues et menées, les ont chassez. » (Plutarque-Amyot, *De l'Exil*).

Des renseignements certains, mêlés de douteux témoignages. — Marcellin, *Vie de Thucydide*, c. 31-35.

Il retourna ensuite, etc. — Thucydide, l. IV, c. 105. — Marcellin, c. 40; etc. — Le savant et paradoxal auteur des *Annales Thucydidei*, Dodwell, soutient, contre une foule de témoignages, que notre historien n'était pas en exil lorsqu'il composa son ouvrage. — Je ne sais pourquoi, dès qu'on nomme l'ancienne Thrace, nous nous figurons un climat rigoureux, une sorte de Sibérie. Un poëte anglais, Hayley, s'amuse à peindre Thucydide « dans une retraite philosophique, au milieu des neiges de la Thrace, faisant retentir la trompette de la Renommée. »

Il rentra dans sa patrie. — En 403 avant notre ère.

— Page 8. —

« *Thucydidem imperatorem, etc.* » — *Hist. Nat.*, l. VII, c. 31. — « Les Athéniens, dit l'auteur du *Cours de Littérature*, honorèrent et récompensèrent comme historien celui qu'ils avaient puni comme général. » Récompensèrent! La Harpe eût été bien en peine de spécifier la récompense.

Thucydide mourut bientôt. — La date de cette mort n'est pas bien fixée. Avec plusieurs historiens de la Littérature Grecque, Ficker la place l'an 391 avant notre ère : Thucydide avait quatre-vingts ans, ou à peu près.

Condisciple du fils de Xanthippe, et organe fidèle de sa politique, etc. — Scholiaste d'Aristide, cité en tête des anciennes éditions de Thucydide, parmi les *Testimonia*. — Wyttenbach, *Selecta princip. Historic.*, préf., p. XII; 3e édit., 1820. — O. Müller, *Hist. de la Littér. Grecq.*, t. II, p. 342, 343.

avaient réussi, grâce surtout à Thucydide, à juger sainement les institutions, les hommes et les faits dont il nous entretient.

Ces faits se préparent, puis se développent dans un ordre lumineux. Cimon, vainqueur, en un seul jour, de la flotte des Perses sur la mer de Cypre, et de leur armée de terre à l'embouchure de l'Eurymédon, ruina, un an après la naissance du futur historien son parent, les dernières espérances du Grand Roi. Tel fut le véritable terme des guerres Médiques, ouvertes avec tant d'éclat par Miltiade à Marathon, terminées non moins glorieusement par son fils. Dès-lors, la Grèce ne craint plus le joug de l'étranger; c'est peu : elle joue, à son insu, un rôle plus noble encore que celui auquel elle avait aspiré; car elle est devenue la barrière sacrée, insurmontable, qu'oppose la Providence aux Barbares d'Asie pour protéger tout l'Occident. Mais, au sein même de cette nation naguère si héroïque, une rivalité funeste fermente, éclate entre les cités victorieuses, et divise Athènes et Sparte, autour desquelles se rallient, suivant les localités et les instincts de mœurs et de races, toutes les forces des Hellènes. L'intérieur de chaque Etat est troublé par des factions, et les Etats cependant s'arment l'un contre l'autre : ainsi, à la guerre étrangère succède la guerre civile, si je puis dire, à deux degrés. Tandis qu'Athènes menace, humilie, exile les héros qui l'ont défendue, des luttes acharnées s'engagent de toutes parts, non-seulement entre elle et Lacédémone, mais entre Mégare et Corinthe, entre Doriens et Phocidiens, entre Corinthe et les insulaires de Corcyre. Tous ces démêlés partiels et compliqués viennent se fondre, en 431, dans la guerre générale



du Péloponnèse. D'un côté, Sparte, ayant pour alliés les habitants d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, la Phocide, les Locriens, Mégare, toutes les villes béotiennes, excepté Platée, toute la péninsule de Pélops, hormis Argos et l'Achaïe; de l'autre, Athènes, secondée surtout par les îles, par quelques princes thessaliens, par l'Acarnanie presque entière, par ceux de Platée et de Naupacte, par les villes grecques de la côte asiatique, de la Thrace, de l'Hellespont : tels sont les deux grands partis qui, sous l'œil du monarque de Perse, immobile sur la rive d'Orient, haut protecteur tour à tour de l'un et de l'autre, et vengé ainsi de défaites qui l'étonnent encore, vont s'acharner, pendant vingt-sept ans, à s'entre-détruire.

« De tous les faits antérieurs, dit Thucydide avec une noble tristesse, le plus grand est la guerre Médique; toutefois, après deux actions navales et deux combats sur terre, le dénouement en fut prompt. La guerre que j'écris, bien plus longue, a été, pour la Grèce, plus fertile en désastres qu'il n'y en eut dans le même espace de temps. Jamais, en effet, tant de villes prises et dévastées, celles-ci par les Barbares, celles-là par leurs hostilités réciproques, d'autres changeant d'habitants après la conquête; jamais tant d'exils, tant de meurtres, soit dans les batailles, soit dans les émeutes. Des événements autrefois connus par tradition, et rarement confirmés par les effets, sont devenus croyables : violentes secousses, ébranlant à la fois une vaste partie de la terre; éclipses de soleil, plus fréquentes que celles dont les âges précédents aient transmis le souvenir; en certains pays, grandes sécheresses, et, par elles, la famine; enfin, non moins meurtrier, et décimant les populations, le fléau de la peste : maux affreux, qui fondirent tous à la fois avec cette guerre. »

S'exagérer aujourd'hui l'importance de ces événements, si grands aux yeux de Thucydide, serait ou pédantisme borné, ou fausse application d'un passé lointain au présent, ou plaisir de s'enfuir, par l'imagination, dans les siècles antiques, loin d'une société travaillée de maux plus graves encore. Gardons-nous, toutefois, d'en méconnaître la véritable portée. Sans doute, il est tel de nos départements qui égale l'Attique entière en étendue et en population. Grâce aux progrès des sciences nautiques et à l'artillerie, que seraient les trirèmes d'Athènes, les hoplites de Sparte, en présence de notre marine et de nos armées? Notre administration intérieure, si puissante tant que l'ordre sera respecté parmi nous, était totalement étrangère à la constitution de l'ancienne Grèce. Ce n'est plus seulement avec quelques cités, c'est avec l'Europe, avec le monde, que chacun des grands Etats modernes est enlacé de mille liens par la politique; et les paroles de notre tribune nationale retentissent, avec quelle promptitude! dans le monde entier. Eh bien! malgré ces proportions colossales de l'histoire contemporaine, nous sommes profondément émus des agitations d'un peuple qui se remuait, il y a vingt-trois siècles, dans un coin de l'Europe. Pourquoi? parce que la terre foulée par ce peuple était une terre privilégiée, et que, même à part le dramatique effet de l'art antique chez l'historien, dans cette lutte prolongée nous voyons aux prises, sous les noms de Sparte et d'Athènes, derrière le dorisme et le génie ionien, les deux principes aveuglément exclusifs dont l'antagonisme nous tourmente nous-mêmes, la démocratie révolutionnaire et l'oligarchie conservatrice. L'enjeu de ces brûlants débats est la suprématie grecque, cet empire appelé *hégémonie*,

prépondérance politique sur la plus belle région de l'Occident, sur une contrée qui a semé ses arts avec ses colonies dans toutes les parties du monde connu. Avouons-le d'ailleurs, chez nous, au sein de plus vastes institutions, s'agitent des hommes plus petits; et sur cette scène grecque, si resserrée que la supposent d'injustes dédains, éclatent partout des prodiges de valeur et de génie. Comment enfin refuser sa sympathie à la nation qui, dans sa philosophie, ses arts, ses lettres, ses sciences, porte les destinées de l'avenir du monde, comme en religion une autre race d'hommes, ignorée de Platon, enclavée par la mer et le désert, conserve le dépôt plus précieux encore des divines promesses faites au genre humain?

S'exagérer aujourd'hui l'importance de ces événements, si grands aux yeux de Thucydide, serait ou pédantisme borné, ou fausse application d'un passé lointain au présent, ou plaisir de s'enfuir, par l'imagination, dans les siècles antiques, loin d'une société travaillée de maux plus graves encore. Gardons-nous, toutefois, d'en méconnaître la véritable portée. Sans doute, il est tel de nos départements qui égale l'Attique entière en étendue et en population. Grâce aux progrès des sciences nautiques et à l'artillerie, que seraient les trirèmes d'Athènes, les hoplites de Sparte, en présence de notre marine et de nos armées? Notre administration intérieure, si puissante tant que l'ordre sera respecté parmi nous, était totalement étrangère à la constitution de l'ancienne Grèce. Ce n'est plus seulement avec quelques cités, c'est avec l'Europe, avec le monde, que chacun des grands Etats modernes est enlacé de mille liens par la politique; et les paroles de notre tribune nationale retentissent, avec quelle promptitude! dans le monde entier. Eh bien! malgré ces proportions colossales de l'histoire contemporaine, nous sommes profondément émus des agitations d'un peuple qui se remuait, il y a vingt-trois siècles, dans un coin de l'Europe. Pourquoi? parce que la terre foulée par ce peuple était une terre privilégiée, et que, même à part le dramatique effet de l'art antique chez l'historien, dans cette lutte prolongée nous voyons aux prises, sous les noms de Sparte et d'Athènes, derrière le dorisme et le génie ionien, les deux principes aveuglément exclusifs dont l'antagonisme nous tourmente nous-mêmes, la démocratie révolutionnaire et l'oligarchie conservatrice. L'enjeu de ces brûlants débats est la suprématie grecque, cet empire appelé *hégémonie*,

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS.

— Page 5. —

Quelques lignes de Plutarque et de Suidas ; etc. — Plutarque, *Vie de Cimon*, c. 4 ; *De l'Exil ; Vies des Dix Orateurs : Antiphon*, paragr. 7. — Suidas, s. v. Θουκυδίδης. — Cicéron, *De Oratore*, l. II, c. 13 ; *Brutus*, c. 11. — Pline, *Hist. Nat.*, l. VII, c. 31, collect. Lemaire. — Pausanias, *Attique*, c. 23 ; t. 1, p. 158, édit. Clavier. — Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, l. XV, c. 23.

M. Didot a reproduit avec soin plusieurs autres extraits, moins importants, des écrivains grecs et latins, sur la vie de Thucydide. Voyez t. I de son estimable traduction, p. CLXVI-CLXXII.

Il a, sur ce sujet, tout discuté avec une haute raison. — Article *Thucydide*, dans la Biographie Universelle de Michaud ; surtout, *Cours d'Etudes historiques*, t. X, première et deuxième Leçons.

— Page 6. —

Né noble au sein d'une démocratie, etc. — Plusieurs modernes biographies de Thucydide, entre autres, l'article consacré à cet historien dans l'Encyclopédie des Gens du monde, contiennent une double erreur sur la date de sa naissance et sur sa généalogie. Quant à ce dernier point, O. Müller a établi qu'il descendait, par sa mère Hégésipyle, de Miltiade ; par son père Orolos ou Oloros, et par sa mère encore, d'un des petits souverains de la Thrace. Voy. *Histoire de la Littérature Grecque*, t. II, p. 340, 341. (allem.)

« Cimon estoit filz de Miltiades et de Hegesipyle, Thracienne de nation et fille du roy Olorus, comme lon treuve en certaines compositions poëtiques que Melanthius et Archelaüs ont escriptes de Cimon. Le pere mesme de l'historien Thucydides, qui estoit aussi de la parenté de Cimon, s'appelloit semblablement

exemple, et qui depuis est devenu commun à presque tous les historiens grecs et latins, consiste, dit ce savant et spirituel critique, à résumer une longue discussion politique en deux plaidoyers contradictoires qu'il prête aux deux citoyens les plus importants qui ont pu y prendre part. Il était impossible, avant la sténographie, de rendre avec exactitude ou même d'abréger fidèlement les mille incidents d'une séance de l'Agora; on ne voulait pas cependant priver l'histoire de l'intérêt qui s'attache aux luttes de la parole. On faisait donc comme les sculpteurs quand ils composent un bas-relief : au lieu de mettre en scène tous les acteurs d'un drame, on choisissait les plus éminents, et on tâchait de personnifier en eux le talent et la passion de tous les autres. Thucydide est maître en cet art, dont aujourd'hui les inconvénients nous frappent quelquefois plus que les avantages. »

— Page 18. —

Marchons contre les oppresseurs! — Thucydide, l. I, c. 86.

Pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit? — Dictionnaire Philosophique, art. *Histoire*, sect. III.

— Page 19. —

Le texte du plus grand historien de la Grèce n'est pas encore fixé. — Voy. Wyttenbach, *Selecta princ. historic.*, préface de la 1re édit., p. XXII; M. Letronne, *Journal des Savants*, mai 1841; M. Longueville, *Conciones Grec*, Thucyd., 1re partie, Avertissement, p. I.

Déjà elle existait pour Cicéron et pour Denis d'Halicarnasse. — Cicéron, *Brutus*, c. 7; *Orator*, c. 9 et 13. — Denis d'Halic., *Epist. ad Cn. Pomp.*; t. II, p. 105 et 111; *De Thucyd.*, XXIV et LI; t. II, p. 239 et 361, édit. de l'*Examen crit.*, par M. Gros.

Ami, es-tu savant? — Anthologie Palatine, IX, 583.

Et ces corrections, ces interprétations, etc.—M. Longueville, *Conciones Grec*, Thucyd., 1re partie, Avertissement, p. II.

— Page 20. —

Son style, image d'un atticisme vieillissant, etc. — Voy. l'*Index dictionum Thucydidearum*, de Ducker; l'*Index verborum*, de Haacke; le *Lexicon Thucydideum*, de Betant; J.-B. Gail, Préface de sa traduction (1829), p. LXI-LXXXVI; les Notes de M. Longueville sur le texte des harangues; plusieurs analyses de grammairiens, surtout celles de Lambert Bos, de Hermann, de Matthiæ, de l'éditeur Poppo dans ses *Remarques critiques*. — La syntaxe de Thucydide se hérisse de tant de difficultés, que plusieurs savants modernes, tels que Reiske et Fréd. Schlegel, n'hésitent pas à reprocher à cet écrivain un style *rude et parfois rebutant*.

Parmi nos écrivains, et dans celui même qui rappelle le plus Thucydide, etc. — *Histoire de la Littérature Grecque*, par M. Charpentier, c. 11.

— Page 21. —

Qui ita creber est rerum frequentia, etc. — *De Oratore*, l. II, c. 13.— « Densus et brevis et semper instans sibi Thucydides », dit Quintilien avec cette concision même qu'il loue. (*Instit. Orat.*, l. X, c. 1.)

Là, nous sommes privés, etc. — Voy. Letronne, *Topographie de Syracuse*, p. 94.

Et qu'elle amuse le vulgaire. — M. Didot, *Observations Préliminaires*, p. XXV.

Denis d'Halicarnasse, en effet, nous apprend, etc. — « Je répondrai à ceux qui pensent que les hommes instruits peuvent seuls lire et comprendre Thucydide, qu'ils détournent de l'utilité générale une science utile à tous les hommes (car il n'en

est pas de plus importante et de plus nécessaire que la science historique), pour la restreindre à un très-petit nombre d'individus, *comme on le pratique dans les états oligarchiques ou despotiques :* ὥσπερ ἐν ταῖς ὀλιγαρχουμέναις ἢ τυραννουμέναις πόλεσιν. » (*De Thucyd.*, LI ; t. II, p. 360, trad. de l'*Examen crit.*, par M. Gros.)

— Page 22. —

Dont Cicéron se faisait l'éloquent écho, etc.— *Brutus*, c. 83. — « Rerum explicator prudens, severus, gravis. » *Orator.*, c. 9, — « Incitatior fertur, et de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum. » *Id.*, c. 12.

Cité sous toutes réserves : car les plus habiles modernes ne doivent pas se flatter de toujours pénétrer les motifs de l'estime ou de la critique des anciens, même les plus accrédités, au sujet des écrivains éminents. Denis d'Halicarnasse loue plusieurs fois Thucydide avec chaleur ; plus souvent il le déprime avec amertume. Rollin, Lévesque, J.-B. Gail, ont repoussé ces attaques du compatriote d'Hérodote ; et M. Egger, dans l'ouvrage cité plus haut, n'est pas trop sévère quand il affirme qu'en général tout ce que Denis nous a laissé sur les historiens grecs est fort au-dessous de la gravité d'un tel sujet. Quant aux variations de Cicéron relativement à Thucydide, elles sont ingénieusement expliquées par M. Rio dans son *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité*, l. III, paragr. 3. Cf. Théry, *De l'Esprit et de la Critique littéraires chez les peuples anciens et modernes*, t. I, p. 218.

Au gré de J.-J. Rousseau. — *Emile*, l. IV. — Schoell appelle Thucydide « le plus parfait des historiens grecs ». (*Hist. de la Littér. Grecque profane*, l. III, c. 17.) Rapin avait déjà exprimé le même jugement. (*De la Manière d'écrire l'histoire.*) Telle est aussi l'opinion de Hobbes. (Préface de sa traduction.) Echos plus ou moins intelligents de la voix de l'antiquité, qui avait proclamé Thucydide l'*Historien* par excellence, comme elle appelait Homère le *Poète*, et Démosthène l'*Orateur*.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS.

— Page 5. —

Quelques lignes de Plutarque et de Suidas ; etc. — Plutarque, *Vie de Cimon*, c. 4 ; *De l'Exil ; Vies des Dix Orateurs : Antiphon*, paragr. 7. — Suidas, s. v. Θουκυδίδης. — Cicéron, *De Oratore*, l. II, c. 13 ; *Brutus*, c. 11. — Pline, *Hist. Nat.*, l. VII, c. 31, collect. Lemaire. — Pausanias, *Attique*, c. 23 ; t. I, p. 158, édit. Clavier. — Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, l. XV, c. 23.

M. Didot a reproduit avec soin plusieurs autres extraits, moins importants, des écrivains grecs et latins, sur la vie de Thucydide. Voyez t. I de son estimable traduction, p. CLXVI-CLXXII.

Il a, sur ce sujet, tout discuté avec une haute raison. — Article *Thucydide*, dans la Biographie Universelle de Michaud ; surtout, *Cours d'Etudes historiques*, t. X, première et deuxième Leçons.

— Page 6. —

Né noble au sein d'une démocratie, etc. — Plusieurs modernes biographies de Thucydide, entre autres, l'article consacré à cet historien dans l'Encyclopédie des Gens du monde, contiennent une double erreur sur la date de sa naissance et sur sa généalogie. Quant à ce dernier point, O. Müller a établi qu'il descendait, par sa mère Hégésipyle, de Miltiade ; par son père Orolos ou Oloros, et par sa mère encore, d'un des petits souverains de la Thrace. Voy. *Histoire de la Littérature Grecque*, t. II, p. 340, 341. (allem.)

« Cimon estoit filz de Miltiades et de Hegesipyle, Thracienne de nation et fille du roy Olorus, comme lon treuve en certaines compositions poëtiques que Melanthius et Archelaüs ont escriptes de Cimon. Le pere mesme de l'historien Thucydides, qui estoit aussi de la parenté de Cimon, s'appelloit semblablement

S'exagérer aujourd'hui l'importance de ces événements, si grands aux yeux de Thucydide, serait ou pédantisme borné, ou fausse application d'un passé lointain au présent, ou plaisir de s'enfuir, par l'imagination, dans les siècles antiques, loin d'une société travaillée de maux plus graves encore. Gardons-nous, toutefois, d'en méconnaître la véritable portée. Sans doute, il est tel de nos départements qui égale l'Attique entière en étendue et en population. Grâce aux progrès des sciences nautiques et à l'artillerie, que seraient les trirèmes d'Athènes, les hoplites de Sparte, en présence de notre marine et de nos armées? Notre administration intérieure, si puissante tant que l'ordre sera respecté parmi nous, était totalement étrangère à la constitution de l'ancienne Grèce. Ce n'est plus seulement avec quelques cités, c'est avec l'Europe, avec le monde, que chacun des grands Etats modernes est enlacé de mille liens par la politique; et les paroles de notre tribune nationale retentissent, avec quelle promptitude! dans le monde entier. Eh bien! malgré ces proportions colossales de l'histoire contemporaine, nous sommes profondément émus des agitations d'un peuple qui se remuait, il y a vingt-trois siècles, dans un coin de l'Europe. Pourquoi? parce que la terre foulée par ce peuple était une terre privilégiée, et que, même à part le dramatique effet de l'art antique chez l'historien, dans cette lutte prolongée nous voyons aux prises, sous les noms de Sparte et d'Athènes, derrière le dorisme et le génie ionien, les deux principes aveuglément exclusifs dont l'antagonisme nous tourmente nous-mêmes, la démocratie révolutionnaire et l'oligarchie conservatrice. L'enjeu de ces brûlants débats est la suprématie grecque, cet empire appelé *hégémonie*,